DIMENSION CULTURELLE DE CERTAINES FONCTIONS DE LA TRADUCTION

Jean DELISLE[1]

Si l'on traduit,
c'est pour influer sur le développement d'une culture.
ANDRE LEFEVERE
La traduction est une sorte de papier tournesol
qui rend visible le processus du transfert culturel.
PETER BURKE

Abstract: This paper addresses the theme of the « cultural dimension of the literary text in translation » from the perspective of certain functions of literary translations that have a strong cultural impact. Moving away from the normative paradigm that seeks to ascertain whether a particular translation is a true or deforming mirror of an original work, I discuss the subject from a sociotranslation approach. As the functions of literary translation with a cultural dimension are so numerous, I have chosen to outline briefly only the following eight functions: 1. Translation as a source of inspiration; 2. Translation as a school of style; 3. Transgressive translations; 4. Palliative translations; 5. Translations as a tool for shaping a culture; 6. Translation as a barometer; 7. Translation as a tool for shaping national identity; 8. Translation as a way of importing literary genres. In my conclusion, I call for a sociological as well as a comparative approach to the history of translation.

Keywords: translation, literature, culture, functions, sociotranslation.

Il serait difficile de traiter du thème de la « *dimension culturelle du texte littéraire en traduction* » sans adopter un point de vue historique. De tous les angles sous lesquels on peut aborder l'histoire de la traduction, l'angle culturel est certainement le plus intéressant et le plus fertile. La traduction ensemence la culture et la littérature. La perspective culturelle est intimement liée à la littérature, même si la culture ne se réduit pas à la littérature. Affirmer que l'« on peut évaluer la culture d'un pays par le nombre et la

[1]MSRC, Université d'Ottawa, jdelisle@uOttawa.ca.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

qualité de ses traductions littéraires » (Tabernig, cit. in Orozco, 2001 : 647) m'apparaît une généralisation hasardeuse.

Cela dit, les trois mots clés de l'intitulé du colloque – *culture*, *littérature* et *traduction* – donnent le vertige, tant le territoire conceptuel qu'ils recouvrent est vaste.

Culture, littérature et traduction

Comment définir la *culture*, concept fondamental de l'anthropologie et de la sociologie ? Les anthropologues américains Kroeber et Kluckhon ont colligé pas moins de 164 définitions proposées entre 1871 et 1950. Après classement et analyse de toutes ces définitions, ils arrivent à la conclusion qu'une culture est, entre autres, un *produit*, qu'elle est *historique*, qu'elle englobe des *idées*, des *habitudes*, des *valeurs*, qu'elle est *sélective*, *acquise* et fondée sur des *symboles* (Kroeber et Kluckhon, 1960 : 308). Plusieurs de ces concepts s'appliquent à la traduction qui, elle aussi, est un *produit historique sélectif* et a partie liée avec des *idées*, des *valeurs* et des *symboles*.

Sans doute moins polysémique, le concept de *littérature*, aux contours sémantiques variables, englobe des œuvres marquées par des préoccupations esthétiques et formelles qui se présentent sous d'innombrables formes. Les pratiques d'écriture sont multiples.

Que dire, enfin, de la *traduction* ? Comment définir cette activité qui, à première vue, semble une technique banale, si on la considère du seul point de vue de sa fonction médiatrice : donner accès à une œuvre étrangère quand on est dans l'impossibilité de lire l'originale ? La réalité est en fait beaucoup plus complexe.

Antoine Berman a bien vu que parler de traduction « c'est être pris dans un enivrant tourbillon réflexif où le mot "traduction" lui-même ne cesse de se métaphoriser » (1999 : quatrième de couverture). En effet, parler de traduction, c'est parler de la vie, de la nature et du destin des œuvres ; c'est parler de communication, de transmission, de réception, de tradition, de culture ; c'est parler du rapport à l'Autre, c'est parler de langues et d'écriture ; c'est parler de mimétisme et de recréation. C'est parler de beaucoup d'autres choses encore, le plus souvent métaphoriquement.

On a écrit, par exemple, que traduire « c'est proposer à une âme de prendre un autre corps » (Jean-Yves Masson), c'est « contempler un texte à travers des lunettes » (André Chouraqui), c'est « un passe-temps hygiénique » (Gabriel Garcia Marquez) etc.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

Parler de traduction, du processus comme du résultat, c'est se sentir obligé, comme le déplorait Georges Mounin dans ses *Belles infidèles*, « de l'accabler par une comparaison » (1994 : 24) Si les comparaisons sont généralement boiteuses, se dérobent à la preuve et ne sont pas raison, elles ont au moins le mérite de frapper les esprits.

C'est le cas très certainement quand on lit, sous la plume de Ben Gourion que traduire c'est « embrasser le corps d'une femme à travers un drap » (cité par André Chouraqui, 1990 : 468). C'est joli et poétique, mais qu'a-t-on dit de la traduction ? Mon dictionnaire *La traduction en citations* (2007) renferme une constellation de définitions métaphoriques[1] de cette activité intellectuelle multiséculaire. Le moins que l'on puisse dire est que les traducteurs ne manquent pas d'imagination pour décrire ce qu'ils font.

Et comme pour compliquer les choses, le concept de traduction s'incarne sous diverses formes : *adaptation, calque, conversion, correspondance, équivalence, imitation, interprétation, modulation, paraphrase, recréation, réexpression, transcodage, translation, translittération, transposition, version, vulgarisation*[2]. Je résumerai cette complexité au moyen d'une métaphore (une de plus !) que j'emprunte à Jules Verne : la traduction est une « hydre à cent mille têtes ».

Comment dès alors traiter de « la dimension *culturelle* du texte *littéraire* en *traduction* », sachant que nous sommes en présence de trois concepts quasi impossibles à cerner? À cette difficulté s'ajoute le fait que le périmètre sémantique du mot *texte* – présent également dans le titre du colloque – est plus large que celui d'*œuvre littéraire*.

Trancher le nœud gordien

Pour trancher ce nœud gordien, j'ai pris le parti d'aborder le sujet sous l'angle des *fonctions* des traductions littéraires ayant une forte incidence culturelle. Depuis que j'explore le pays fascinant de l'histoire de la traduction, soit depuis une bonne quarantaine d'années, je me suis particulièrement intéressé aux multiples finalités des traductions et à la place et à l'importance

[1] *La traduction en citations* (Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2007, XXXIV-396 p.) réunit plus de trois mille citations sur la traduction et ses artisans, citations glanées chez plus de huit cent auteurs et traducteurs de l'Antiquité gréco-romaine à nos jours.

[2] Yves Gambier en énumère plusieurs autres : « Localisation, editing, production de documentation multilingue, médiation langagière, versionisation », dans « Pour une socio-traduction », dans J. Ferreira Duarte, A. Assis Rosa et T. Seruya (codir.), *Translation Studies at the Interface of Discipline*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins Publishing, 2006, p. 30.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

qu'elles occupent au sein d'une société et entre les sociétés. Je fais la chasse à ces fonctions comme on chasse les papillons : pour enrichir ma collection.

Des dizaines de fonctions que j'ai pu répertorier à ce jour, j'en retiendrai quelques-unes que l'on pourrait regrouper sous le chapeau de deux citations. La première est d'Ernest Renan : « Un texte non traduit n'est qu'à demi publié » (1853 : 3), la seconde, d'Alexandre Pouchkine : « Les traducteurs sont les chevaux de poste de la culture[1] ». Que nous disent ces deux auteurs?

Renan nous dit que la traduction, alliée naturelle de l'édition, parachève la publication d'une œuvre littéraire et qu'elle contribue à sa « consécration », au sens de Pascale Casanova (2002).

Pouchkine, lui, nous rappelle que, chaque fois qu'une œuvre littéraire est traduite dans une nouvelle langue, elle entame une autre étape de son voyage universel, ce qui représente généralement un progrès pour une littérature, une culture, une civilisation.

La traduction, phénomène socioculturel

Étudier la traduction comme phénomène socioculturel nous apprend beaucoup de choses. Dans la suite de mon exposé, je m'écarterai du paradigme normatif qui consiste à se demander si telle traduction est un miroir fidèle ou déformant d'une œuvre originale. J'adopterai plutôt le sujet sous l'angle de la *sociologie de la traduction* ou « *sociotraduction*[2]», néologisme que James Holmes avait créé en 1972 (1988 : 72), mais qu'il n'a pas cru bon

[1] La langue russe autorise aussi la traduction « … de la civilisation **»**. La citation de Pouchkine figure dans le manuscrit d'*Eugène Onéguine* et date de 1830. V. J. Delisle et D. Shatalov, « Joseph de Maistre ou Alexandre Pouchkine ? La confusion de *Babel* », *L'Actualité langagière*, vol. 9, nº 4, 2013, p. 14-20. En ligne : www.bt-tb.tpsgc-pwgsc.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=3075#art6.

[2] Alors que la *sociocritique* de la traduction interroge le contenu des textes afin d'en dégager le discours social dont ils sont implicitement porteurs, la *sociotraduction* ou *sociologie de la traduction* prend pour objet l'ensemble des relations pertinentes au sein desquelles les traductions, considérées comme des biens symboliques, sont produites et circulent. Elle étudie les enjeux sociaux et les fonctions des traductions, leurs agences et leurs agents ainsi que les champs dans lesquels elles sont produites. Cette approche englobe aussi les conditions d'exercice de la profession, le statut juridique des traducteurs, la nature et levolume des traductions considérées comme une des modalités descommunications interculturelles, de même que les effets des traductions sur la langue au sein d'une société donnée.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

d'intégrer dans son schéma des types de recherche pouvant composer l'objet de la traductologie[1].

Je tâcherai de montrer au moyen d'exemples concrets que la traduction, par sa dimension culturelle, est l'adjuvant des cultures et des civilisations. Sans jamais oublier, toutefois, comme l'a rappelé Jean-René Ladmiral que « l'objet de la traduction, ce n'est pas l'étrangeté culturelle et linguistique d'un texte-source, mais sa singularité en tant qu'œuvre. […] L'enjeu d'un texte littéraire n'est pas culturel, mais littéraire. […] En règle générale, on ne traduit pas des langues, ni des cultures, ni même des langues-cultures : on traduit des *textes* ![2] » (1998 : 26, souligné dans le texte.) On a parfois tendance à oublier cette vérité. J'y reviendrai dans la conclusion de mon exposé.

L'empathie du traducteur s'exerce sur la « vision du monde » d'un auteur. Cela implique qu'on ne peut pas faire l'impasse sur la connaissance de l'homme ou de la femme qui se cache derrière la traduction, lorsque l'on fait la critique des traductions. D'où l'importance de connaître les traducteurs et les traductrices, qui, pendant trop longtemps, ont été les grands oubliés du discours sur la traduction. Ce n'est pas un hasard si le virage social que l'on remarque depuis une quinzaine d'années en traductologie s'est accompagné d'un intérêt accru porté aux artisans de la traduction, ces hérauts muets de la culture[3].

Fonctions multiples de la traduction

[1] Sans connaître alors le texte de James Holmes, j'avais aussi forgé en 1980 le terme « sociotraduction » que je définissais ainsi en fonction du contexte canadien : « La *sociotraduction* se fixerait comme tâche d'étudier la place qu'occupe la traduction dans tous les secteurs d'activité d'une société donnée et tout particulièrement dans les sociétés dites "bilingues et biculturelles" comme celle du Canada. La traduction peut servir de baromètre des rapports qu'entretiennent deux collectivités linguistiques vivant quotidiennement le phénomène d'acculturation. » *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1980, p. 118, n. 15.

[2] La traductrice belge Françoise Wuilmart ne dit pas autre chose lorsqu'elle écrit : « On ne traduit pas un homme ou une femme, on traduit un texte. » « Le traducteur fantôme », dans M. Nowotna et A. Moghani (2009), *Les traces du traducteur*, Paris, INALCO / CERLOM, p. 44.

[3] V. *Les traducteurs dans l'histoire* (Ottawa/Amsterdam, 1995, 2e éd. fr Ottawa, 2007, en Amsterdam, 2012), nos *Portraits de traducteurs* (Ottawa/Arras, 1999) et nos *Portraits de traductrices* (Ottawa/Arras, 2002). Aussi Catherine Gravet, *Traductrices et traducteurs belges* (Mons, 2013) et Andrée Lerousseau, *Des femmes traductrices. Entre altérité et affirmation de soi* (Paris, 2013).

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

Les fonctions de la traduction littéraire ayant une dimension culturelle sont si nombreuses qu'il m'a fallu faire un choix dans ce sous-groupe. Laissant de côté certaines fonctions plus connues, comme celle d'« accoucheuse de littératures nationales » ou celle qui consiste à conserver des œuvres dont les originaux sont irrémédiablement perdus, j'ai choisi de présenter, encore que très sommairement, les huit fonctions suivantes :

1. La traduction, source d'inspiration
2. La traduction, école de style
3. La traduction transgressive
4. La traduction palliative
5. La traduction façonneuse de cultures
6. La traduction baromètre
7. La traduction identitaire
8. La traduction importatrice de genres littéraires.

Examinons donc chacune de ces fonctions dans l'ordre.

1. La traduction, source d'inspiration

Les œuvres qui migrent d'un pays à l'autre ou d'un groupe culturel à un autre, deviennent souvent des sources d'inspiration pour les créateurs. Le plus bel exemple est sans doute celui des *Vies parallèles* de Plutarque, traduites par Jacques Amyot au XVI^{e} siècle, puis retraduites en anglais à partir du français par Thomas North. Cette traduction de North a fourni à Shakespeare la matière de ses pièces romaines. Certains vers du barde sont calquées mot pour mot sur la formulation d'Amyot. Impossible de nier que le traducteur est présent dans Shakespeare. Paul Claudel parlerait d'un phénomène de « transsubstantiation » (1949 : 331).

On peut aussi se demander si, n'eût été de Jacques Amyot, le moraliste Plutarque aurait connu la faveur qui est la sienne depuis la Renaissance. C'est un débat que je laisse aux historiens de la littérature. Je me bornerai à rappeler que, grâce à la traduction, certains auteurs gisant sous une épaisse couche d'oubli sont ressuscités et retrouvent une nouvelle vie.

2. La traduction, école de style

La traduction sert aussi de banc d'essai aux écrivains désireux d'améliorer leur style. Quand Jean-Jacques Rousseau voulut devenir écrivain, il jugea que le meilleur moyen d'y parvenir était d'entreprendre un ouvrage

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

de traduction. Il fit ses classes, pour ainsi dire, en traduisant Tacite. L'abbé Desfontaines voyait aussi dans la traduction des auteurs anciens d'excellents modèles pour exercer sa plume. Jacques Peletier du Mans, Antoine de Rivarol, Paul Claudel, Michel Tournier, Marguerite Yourcenar, pour ne nommer qu'eux, ont vu dans la traduction une école de style[1]. Nous pourrions dire la même chose du Roumain Panaït Istrati qui rêve de devenir écrivain de langue française et traduit le *Télémaque* de Fénelon, comme exercice d'apprentissage (2013 : 63).

Mais la traduction n'est pas utile uniquement à ceux qui se destinent au métier d'écrivains. Les auteurs confirmés en retirent aussi des « énergies artistiques », pour reprendre la belle expression d'Irina Mavrodin, bien connue de vous tous et que je me permets de citer. En parlant d'elle-même, l'écrivaine-traductrice écrit : « Est-ce que l'écrivain se prépare, s'exerce, "se fait la main" à force de sentir, palper, jouer avec la langue dans laquelle il traduit? Oui, sans doute. […] La traduction est-elle, pour l'écrivain, une manière de rester en contact avec les grands esprits de la littérature universelle […], d'absorber chaque jour d'une manière quasi concrète des énergies artistiques (mais aussi intellectuelles et affectives) d'une grande intensité? Je dirai encore une fois : oui, sans doute. » (2013 : 142) La traduction aide l'écrivain à décoller vers son « espace littéraire », vers sa propre œuvre, conclut-elle. Nourrir l'écriture est une autre fonction de la traduction.

Pendant que je rédigeais cet article, je lisais le récent livre du traducteur de Peter Handke, Georges-Arthur Goldschmidt, qui est aussi écrivain. Dans un entretien avec Patrick Démerin, à la question : « *Est-ce que l'expérience de la traduction a influencé votre écriture?* » Goldschmidt répond sans la moindre hésitation : « Ça l'a complètement changé! Auparavant, j'écrivais de manière un peu exagérée, genre "sous-Céline", sarcastique, caricatural. Avec la traduction, mon style a peu à peu changé. Mon écriture s'est apaisée, a perdu son côté rigolard, disons… "socio-critique" ! La traduction m'a appris à écrire une langue très rigoureuse, sans ornement, visuellement aussi précise

[1] Charles-Joseph Panckoucke et Nicolas-Étienne Framery ont exprimé un avis contraire dans « Sur l'art de traduire » : « [L]es traductions ne peuvent servir à se former un style, comme on l'a faussement cru jusqu'à présent : je suis même persuadé qu'elles ne pourraient tendre qu'à le gâter […]. ». Cité dans Lieven D'hulst, *Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748-1847)*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1990, p. 137.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

que possible […]. » (2013 : 146) Plus d'un écrivain pourrait reprendre à leur compte son témoignage et celui d'Irina Mavrodin. Difficile de nier que traduire et écrire s'influencent réciproquement.

3. La traduction transgressive

La fonction *transgressive* de la traduction littéraire consiste à introduire sur un territoire national des œuvres interdites par la censure ou jugées blasphématoires par une autorité religieuse. Ces œuvres visent à défier des autorités civiles ou des pouvoirs religieux.

Les violentes réactions survenues à la suite de la publication des *Versets sataniques* (1988) de Salman Rushdie ont été très médiatisées. On se souvient que les grands pontes de l'islam ont jugé ce roman blasphématoire. Ils y ont vu une « machine de guerre littéraire contre l'Islam ». Des milliers de musulmans fanatisés sont descendus dans les rues en Angleterre, au Pakistan, en Inde et ailleurs dans le monde, pour réclamer que le livre soit interdit et son auteur, châtié.

Leurs cris ont été entendus. Le 14 février 1989, le guide spirituel de la Révolution islamique et du monde chiite iranien, l'ayatollah Khomeiny, émet une fatwa et demande aux musulmans d'exécuter l'écrivain britannique, ce qui force Rushdie à entrer dans la clandestinité. Mais ce qui nous intéresse ici c'est le sort réservé aux traducteurs de Rushdie qui ont voulu diffuser ce roman malgré l'interdit qui le frappait.

Le traducteur japonais Hitoshi Igarashi, 44 ans, a été tué de plusieurs coups de couteau le 12 juillet 1991 devant la porte de son bureau à l'Université Tsukuba. Le professeur Igarashi travaillait pourtant au rapprochement des cultures et à une meilleure compréhension entre les peuples.

Le traducteur italien Ettore Capriolo, alors âgé de 61 ans, avait survécu, neuf jours plus tôt, à un attentat similaire à l'arme blanche dans son appartement de Milan. Son assaillant était Iranien.

La traduction des *Versets sataniques* montre de façon éclatante à quel point le sort d'un traducteur est lié à celui de l'auteur qu'il traduit. Jamais n'a été aussi vraie l'observation du traducteur Dominique Grandmont : « Traduire, note-t-il, c'est écrire sous le nom d'un autre au risque d'être méconnu. Mais c'est finir par mettre son nom sur un autre au risque d'être confondu avec lui. » C'est exactement ce qui est arrivé aux traducteurs de Rushdie, victimes de la fatwa inique et barbare lancée contre l'écrivain par l'ignoble Khomeiny.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

On a là un exemple probant de la fonction *transgressive* de la traduction littéraire. Jamais neutre, la traduction peut être une activité périlleuse, un acte subversif qui exige beaucoup de conviction, de détermination et de courage de la part des traducteurs. L'histoire de la traduction, notamment de la traduction de la Bible ou du Coran, en fournit de très nombreux exemples.

Dans son étude remarquable *Traduire sous contraintes* (2010), la sociologue roumaine Ioana Popa analyse, d'un point de vue socio-politique et culturel, le flux des traductions françaises des œuvres d'écrivains roumains, hongrois, tchécoslovaques et polonais sous le régime communiste. Explorant les « enjeux politiques des transferts culturels » (Popa, 2010 : 70), elle montre la force subversive des traductions qui peuvent servir d'armes de combat. Y est évoquée, entre autres, l'affaire Pasternak, cette controverse déclenchée autour de la publication et de la traduction du roman *Le Docteur Jivago*, traductionrelevant de l'action subversive et contestataire (*ibid*., 246-310). L'essai d'Ioana Popa est un apport majeur à la sociotraduction.

4. La traduction palliative

La fonction *palliative*, proche de la fonction transgressive, consiste à utiliser des traductions pour suppléer à la liberté de parole dans un État totalitaire où la censure réduit les auteurs au silence ou limite leur droit d'expression. Dans les années 1960, *L'étranger* d'Albert Camus était lu en Hongrie et en Pologne comme une expérience du totalitarisme. De même, rappelle Jean-Yves Guérin, professeur à la Sorbonne Nouvelle « les autorités présentaient *La peste* comme un roman antinazi, mais les lecteurs le lisaient comme un plaidoyer antitotalitaire. Aujourd'hui encore, Camus connaît une grande fortune en Iran, en Chine et en Algérie. Les Iraniens voient dans *La peste* une allégorie de l'islamisme. » (2013 : A8)

L'Italie fasciste nous fournit un autre exemple de cette fonction (Delisle et Woodsworth, 2007 : 154-158). La censure fasciste fit naître, en effet, une véritable « industrie » de la traduction. Outre le fait que, dans les années 1930, la traduction était devenue une nécessité économique pour beaucoup d'écrivains qui avaient du mal à publier leurs propres œuvres, les auteurs découvrirent les ressources créatrices de la traduction.

En entretenant le culte des États-Unis, pays de liberté, de la lutte des classes et de l'utopie, la traduction des œuvres de William Faulkner, de Dorothy Parker ou de John Steinbeck était une forme d'activité politique.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

Traduire devenait un acte subversif qui atteignait son but par des voies détournées et non par l'affrontement direct. À la vision fasciste du monde, les traducteurs opposaient le mythe libérateur de l'Amérique. Et les lecteurs savaient décoder ce message.

Un phénomène similaire s'est produit sous le régime communiste de l'ex-URSS. Efim Etkind écrivit à ce sujet : « Privés de la possibilité de s'exprimer totalement dans une œuvre originale, les poètes russes [surtout entre 1934 et 1956] s'entretenaient avec les lecteurs par le truchement de Goethe, de Shakespeare, d'Orbéliani et de Hugo[1]. » (1997 : 50)

5. La traduction, façonneuse de cultures

« La traduction n'est pas seulement ce qui permet le dialogue entre les cultures : elle est ce qui, bien souvent, les façonne. » (Xu Jun, 2007 : 185)

Cette constatation du vice-président de l'Association chinoise des traducteurs, le professeur Xu Jun, renvoie à une des fonctions les plus « nobles », pour ainsi dire, de la traduction : contribuer à façonner une culture. Le professeur Xu en fait la démonstration dans un article de la revue *Hermès*. Au cours de ses cinq mille ans d'histoire, la Chine a connu quatre grandes vagues de traduction qui ont contribué à modeler cette culture. Rares sont les civilisations et les cultures qui se sont développées en totale autarcie, sans une intense activité de traduction.

Au cours de la première vague, on a assisté à l'introduction du bouddhisme en Chine, ce qui a coïncidé avec la première grande rencontre entre la Chine et une civilisation étrangère. L'impact de cette rencontre a dépassé le cadre du religieux pour englober celui de la philosophie, de la littérature, de la danse, de la peinture, de la sculpture et de la langue. « On estime qu'environ 35 000 mots sont venus enrichir le lexique du chinois par l'intermédiaire des traductions durant cette période. » (*ibid.*, p. 186) On sait que les traducteurs sont des bâtisseurs de langues nationales (Delisle et Woodsworth (codir.), *op. cit.*, p. 21-63), une autre des fonctions importantes de la traduction.

[1] Pour avoir écrit cette phrase, Etkind vit tous ses ouvrages retirés des bibliothèques et livrés aux flammes. Il fut aussi relevé de ses fonctions et dépouillé de ses titres universitaires. Tel fut le sort de celui qui, dans son enseignement de la théorie et de l'histoire de la traduction, insistait sur l'interpénétration des cultures et sur leur enrichissement mutuel.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

Après avoir décrit sommairement les caractéristiques des trois autres vagues de traduction, l'auteur Xu Jun conclut que la traduction n'est pas un transfert mécanique, neutre et transparent d'une culture à une autre, mais sert à l'élaboration même de la pensée dans la culture réceptrice.

Dans son article, « Fabriquer une culture nationale » (2002), la spécialiste de l'histoire des cultures et disciple de Pierre Bourdieu, Zohar Shavit, fait elle aussi une démonstration éclatante du rôle que les traductions littéraires ont joué dans la construction de la culture et de l'identité nationale juive en Palestine au début du XX^e^ siècle. Paradoxalement, la littérature traduite n'a pas été perçue comme une « greffe étrangère à l'esprit de la nation » (*ibid.*, 21), ni exclue au profit de la création originale. La littérature étrangère traduite est apparue comme un des biens symboliques les plus précieux dont disposait la communauté juive en Palestine pour exprimer ses aspirations nationales et ses revendications d'autonomie.

Cette nouvelle culture nationale exigeait au préalable la formation d'une langue nationale et un fonds de textes non religieux. La traduction a agi comme un creuset où des éléments linguistiques et culturels de la culture hébraïque européenne se sont fusionnés à la culture hébraïque en formation en « terre d'Israël » (*Eretz Israel*). « Compte tenu du rôle prestigieux qui lui avait été dévolu dans la construction des nations européennes au XIX^e^ siècle, écrit Zohar Shavit, [la littérature] apparaissait aux yeux des élites politiques et intellectuelles comme une condition nécessaire à la production d'une identité nationale. » (*ibid.,* 22)

La littérature originale hébraïque étant incapable à elle seule d'atteindre ce but, la direction politique n'a pas hésité à intégrer dans la production éditoriale en hébreu un grand nombre d'ouvrages traduits. On prouvait ainsi que l'hébreu pouvait accueillir les canons classiques du patrimoine littéraire occidental. « La littérature traduite avait un statut comparable à celui de la littérature originale […]. » (*ibid.*, 24) L'un des principaux idéologues sionistes des années 1920, Zeev Jobotinsky allait même jusqu'à affirmer que la traduction littéraire contribuait à former l'esprit national autant sinon plus que la littérature originale et proposa de concentrer l'activité éditoriale sur une vaste entreprise de traduction. À la fin des années 1920, le nombre des livres traduits était presque équivalent au nombre de livres originaux en hébreu.

Lorsque la littérature traduite n'eut plus de rôle spécifique à tenir dans la création de la culture hébraïque, elle retrouva ses fonctions

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

« normales », c'est-à-dire répondre à des besoins idéologiques, à des impératifs commerciaux et aux goûts des directeurs littéraires des maisons d'édition.

Cette étude de cas présentée par Zohar Shavit confirme une fois de plus que « toute littérature en période de croissance et de renaissance commence par des traductions[1]». Les cas semblables sont très nombreux.

6. La traduction baromètre

Ces considérations m'amènent à aborder une autre fonction importante de la traduction, soit la fonction *baromètre*, très utile en sociotraduction. Les relevés statistiques des traductions effectués à l'échelle nationale ou internationale, pensons à l'*Index translationum*, nous renseignent sur les tendances éditoriales d'un pays, sur son ouverture aux cultures étrangères ou sur sa relative autarcie culturelle.

Pour prendre un exemple que je connais bien, le Canada occupait en 1966 le 46e rang mondial des pays traducteurs selon l'UNESCO. En 1973, il avait gagné trois places et se situait alors entre l'Islande et l'Albanie. En 2012, le pays avait grimpé au 22e rang et se situait entre la Suisse et la Belgique.

Dans ce palmarès international, la Roumanie fait bonne figure. Elle occupe le 27e rang, dans le même peloton que le Canada, juste après la Bulgarie, la Corée du Sud et le Portugal.

Sur le podium des plus grands pays traducteurs l'Allemagne est sur la plus haute marche, suivie de l'Espagne et de la France. Les États-Unis, pays pourtant quatre fois plus populeux que l'Allemagne, se classe au 15e rang seulement. Les traductions y représentent à peine 3 % de la production éditoriale, alors que ce taux est de 12,3 % en Allemagne (données de 2011)[2] et de 18 % en France, où les deux tiers des traductions proviennent de l'anglais (Balayer et Bustamante, 2012).La fonction baromètre se révèle utile aussi pour déceler des blocages culturels. Un exemple : Le discours universitaire féministe qui s'est établi en Amérique du Nord ne semble pas avoir eu beaucoup d'écho en Europe (Von Flotow, 1998 : 117-133). Pourtant, les féministes américaines ont traduit les grandes œuvres des théoriciennes

[1] Moshe Ben Eliezer, écrivain, éditeur et traducteur, cité par Zohar Shavit, *ibid.*, p. 29.
[2] Source : *Buch und Buchhandel in Zahlen 2012*, cité sur France Livre, Le portail international du livre français, www.francelivre.org/index.php/content/download/4233/127977/version/2/file/Allemagne+2013.pdf.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

françaises. L'inverse n'a donc pas eu lieu. Comment expliquer cela ? Les féministes pourraient certainement nous le dire.

À l'inverse, la littérature française ne s'exporte presque pas aux États-Unis, tandis que les Français ingurgitent goulûment la culture yankee. Les éditeurs américains achètent les romans français au compte-gouttes. Une cinquantaine de titres à peine entre 2000 et 2006. « Des chiffres accablants moins pour la littérature française que pour les États-Unis et leur isolationnisme culturel », constate le journaliste québécois Louis-Bernard Robitaille. (2010 : 55)[1]

Dans un article pionnier, « La bourse mondiale de la traduction : un baromètre culturel ? », Daniel Milo pose comme hypothèse que les textes traduits à travers le monde sont des révélateurs culturels et nous renseignent sur la *consommation culturelle* (1984 : 92-115). Comme à la bourse, la cote de certains groupes d'auteurs (ex. : les classiques, les grands prosateurs du XIX^e^ siècle, les auteurs de littérature enfantine ou de la littérature de suspens) évoluent : tantôt elle monte, tantôt elle baisse. De son étude couvrant les années 1932 à 1977 et fondée sur l'*Index translationum*, l'auteur dégage, en suivant une méthode d'analyse rigoureuse, un certain nombre de tendances très intéressantes.

Le premier fait qui émerge est la domination absolue de la prose dans le marché de la littérature contemporaine. Il n'en fut pas toujours ainsi. Il ressort aussi de cette étude qu'au cours des années trente, « la culture occidentale se sépare définitivement des classiques [les écrivains d'avant le XIX^e^ siècle] qui constituaient *le* canon de la littérature et de la culture européenne » (*ibid.*, 112). Le *nouveau* canon comprend, Shakespeare, qui y figurait déjà depuis le romantisme, et les grands prosateurs du XIX^e^ siècle : Tolstoï, Dickens, Dostoïevski et Balzac. Dans les années soixante-dix, c'est la littérature enfantine qui domine le paysage, de même que la littérature de suspens. Joyce et Proust sont les grands absents du marché de la consommation littéraire grand public. C'est du moins ce que révèle la « bourse mondiale de la traduction », où, aux fins de l'étude, les œuvres traduites sont considérées essentiellement comme des produits commerciaux.

[1] Des statistiques révèlent que pour les années 2000-2006, il y aurait eu 52 traductions du français, 39 de l'italien, 36 de l'allemand et 50 pour l'ensemble du monde hispanique. En réalité, ce sont les romanciers français qui s'en tirent le moins mal sur le marché américain. (*Ibid.*)

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

Mais revenons au Canada, « pays privilégié en ce qui concerne la lucidité face aux traductions »… Ce n'est pas moi qui le dit, mais le Belge José Lambert qui l'a écrit noir sur blanc (1985 : 10). Il n'est pas le seul à penser que le Canada jouit d'une singulière spécificité du point de vue de la traduction. Paul Bensimon, professeur de traduction à l'Université de Paris III et fondateur de la revue *Palimpsestes*, le reconnaît lui aussi. Je le cite : « Traduire, dans l'environnement canadien n'est pas seulement un moyen de communication, ni seulement un instrument de recréation littéraire et artistique; traduire est aussi un instrument au service de l'identité nationale, un pont jeté entre "les deux solitudes" : la traduction se trouve ici investie d'une *fonction identitaire*. » (1998 : 9) La situation canadienne va me servir à illustrer cette autre fonction importante de la traduction, la fonction identitaire, plus précisément la formation de l'image de Soi.

7. La traduction identitaire

La traduction est une des nombreuses formes du discours social et, à ce titre, « elle est modelée par les valeurs et les idées qui ont cours dans la société où elle déploie son activité » (Brisset, 1986 : 12) Grâce à la traduction, une société peut se servir de l'Autre pour définir sa propre identité. Cela s'est souvent produit dans l'histoire.

C'est ce qu'a bien démontré ma collègue Annie Brisset dans son étude *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec* (1990). Au cours de la période étudiée, 1968 à 1988, le théâtre a été au Québec le genre favori de traduction littéraire et a coïncidé avec l'émergence, en 1968, d'une nouvelle dramaturgie, d'une nouvelle esthétique théâtrale avec la création des *Belles-Sœurs* de Michel Tremblay.

Sa pénétrante analyse de la version québécoise de *Macbeth* montre bien qu'il existe pour chaque société une manière de traduire historiquement déterminée. Dans le cas de la traduction de *Macbeth* par Michel Garneau, cela se vérifie jusque dans la présentation typographique de l'ouvrage imprimé. Le nom du traducteur surpasse en importance typographique celui de Shakespeare, réduit aux petits caractères. « L'auteur de *Macbeth*, écrit Annie Brisset, s'est réincarné en Michel Garneau. » (1986 : 12)

Dans cette logique de la réappropriation et de la naturalisation des pièces étrangères, on n'est pas étonné de lire sur la couverture de *Macbeth* « *traduit en québécois* », alors que l'usage est de mentionner la langue source d'une œuvre : traduit *de* l'allemand, *du* roumain, *du* russe etc.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

Dans cette reterritorialisation de *Macbeth*, Michel Garneau a fait en sorte que le spectateur ou le lecteur voit dans le drame shakespearien le reflet de la propre histoire, de son propre destin. Shakespeare est mis au service du discours de l'émancipation québécoise. Le traducteur y parvient par de subtils remaniements du texte original, choix des mots, raccourcis, suppression de qualificatifs s'appliquant au roi d'Angleterre et autres stratégies du genre.

Ainsi, *Scotland* est souvent remplacé par « *not' pauv' pays* » (sous-entendu : le Québec). Par d'habiles troncations, le traducteur donne à certains passages un relief particulier, comme dans l'extrait suivant :

> *Ça s'ra't eune bénédiction pis eune sainte justice*
> *Si not' pays s'ra't libéré d'la main damnée qui l'opprime.*

Il est clair que la manière de traduire de Garneau est un vibrant appel à l'indépendance du Québec et à l'avènement de la langue québécoise. La traduction lui offrait une tribune. L'Autre, en l'occurrence la tragédie de Shakespeare, vient ici cautionner la langue de traduction et le projet politique de la société cible. Et le public québécois savait décoder ces harmoniques référentielles et une large tranche de la population adhérait à cette vision des choses.

L'écrivain Paul Zindel, lauréat d'un Prix Pulitzer pour *The Effect of Gamma Rays on Man-in-the-Moon Marigolds* subit le même traitement que Shakespeare : il s'éclipse devant Michel Tremblay, auteur de la version québécoise *L'Effet des rayons gamma sur les vieux-garçons*[1]. Le traducteur, plus « créateur qu'adaptateur » se substitue en quelque sorte à Zindel, la typographie, encore une fois l'atteste.

Environ 80 % des traductions québécoises effectuées au cours de cette période réaménagent les œuvres originales et perpétuent la tradition des traductions-annexion ethnocentriques qui gomment l'altérité. Ainsi, *Les Trois Sœurs* de Tchékhov ne met pas en scène des sœurs russes, mais trois sœurs québécoises, qui prennent le patronyme de Côté. Elles périssent d'ennui à Val-d'Or, petite ville perdue au Nord du Québec, et rêvent de s'établir, non pas à Moscou, mais à Montréal.

[1] Pièce créée à Montréal, au Théâtre de Quat-Sous, le 18 septembre 1970.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

Ma collègue Annie Brisset a bien synthétisé le processus en jeu : « La traduction inverse le sens de la médiation, écrit-elle, puisqu'au lieu de révéler l'œuvre étrangère, elle charge celle-ci de proclamer le fait québécois. L'Autre n'est pas un objet de connaissance, mais un miroir dans lequel on se regarde pour y trouver sa propre image. En vertu de ce rapport à l'altérité, traduire signifie non pas *dire l'Autre* ou avoir ce désir, mais *être dit par l'Autre*. » (*ibid*., 13) Le théâtre québécois de cette période enfermait le public dans « un imaginaire verrouillé contre l'étranger », ajoute-t-elle. C'est la forme que prenait alors l'épreuve québécoise de l'étranger.

Ce n'est pas d'hier que les historiens de la traduction ont constaté que la manière de traduire d'un traducteur est historiquement, sociologiquement et politiquement conditionnée. Jamais la réflexion d'Henri Meschonnic n'a été aussi vraie : « Traduire, ce n'est pas dire la même chose que l'original, c'est dire autre chose autrement. » (2004 : 15) Le *Macbeth* traduit en québécois par Michel Garneau et la pièce de Paul Zindel traduite par Michel Tremblay en font la démonstration de manière irréfutable. Souvent au cours de l'histoire, la traduction a été mise au service des nationalismes et des causes patriotiques. En cela le Québec ne fait pas exception, et nous pourrions dire la même chose du Canada.

Pour sa part, Valery Larbaud a écrit « Dis-moi qui tu traduis et je te dirai qui tu es. » (1946 : 95) Aux traducteurs Garneau et Tremblay, il faut plutôt demander : « Dis-moi comment tu traduis et je te dirai qui tu veux être. »

8. La traduction, importatrice de genres littéraires

Ces considérations m'amènent à la dernière fonction de la traduction que je présenterai, celle qui fait migrer des *genres littéraires* d'une société à une autre ou, pour parler comme Pierre Bourdieu, d'un champ littéraire à un autre. Un cas classique est l'importation massive en France du roman gothique ou « romans noirs » anglais à la fin du XVIII[e] siècle.

Joëlle Prungnaud a étudié ce phénomène dans un essai (*Gothique et décadence. Recherche sur la continuité d'un mythe et d'un genre au XIX[e] siècle en Grande-Bretagne et en France*, 1997) tiré d'une thèse soutenue à la Sorbonne en 1993. Dans une synthèse de ce travail stimulant (« La traduction du roman gothique Anglais en France au tournant du XVIII[e] siècle », 1994), l'auteure montre comment le transfert massif de romans noirs s'est effectué. À l'époque, la lecture se démocratise et suscite un véritable engouement pour

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

ce genre romanesque. Les productions nationales étant insuffisantes, on va s'approvisionner en Angleterre.

Le prestige attaché aux textes traduits de l'anglais, érigé en modèle, a induit des comportements particuliers chez les auteurs français au point où sont publiées des pseudo-traductions. La mention « traduit de l'anglais » devint un argument de vente. « Les fausses traductions étaient le plus souvent accompagnées d'une préface du prétendu traducteur destinée à convaincre le lecteur qu'il ne s'agissait pas d'une mystification[1]. » (*ibid.*, 31)

La production littéraire nationale française a subi, dans un premier temps, les contrecoups pervers de cette invasion massive. Les éditeurs, succombant aux sirènes du mercantilisme, ne se souciaient plus de la qualité, ce qui entraîna une baisse alarmante de la créativité et de la qualité littéraire des œuvres. Sainte Beuve parlera de « littérature industrielle » pour qualifier ces mauvais romans.

Il faut aussi savoir qu'au début de sa carrière, Balzac a fait son apprentissage de romancier en imitant la manière de l'école anglaise. (*ibid.*, 36) Il a appris son métier d'écrivain, non pas en traduisant, mais en lisant et en imitant les traductions de romans noirs. Ce genre nouveau, importé par les traducteurs, n'est donc pas étranger à la naissance d'un grand écrivain.

On ne peut pas conclure, par conséquent, à un effet totalement négatif de l'importation des romans gothiques en France. « Ce phénomène de traduction massive, écrit Joëlle Prungnaud, a permis de diffuser des modèles littéraires qui vont faire leur chemin dans la culture française. Quelle que soit leur qualité, ces adaptations mettent les lecteurs français au contact de situations romanesques, d'actions, de décors d'un genre nouveau qui agissent en profondeur sur le goût et la sensibilité. » (*ibid.*, 36-37)

D'autres futurs grands écrivains comme Théophile Gautier et Victor Hugo lisent avec passion ces romans dans leur jeunesse et ces lectures frappent leur imagination. L'esthétique de la terreur, nous disent les historiens de la littérature, a nourri en profondeur l'inspiration romantique. Néfaste à court terme, l'importation massive du genre a eu à long terme un effet utile et fécond.

[1] Le procédé n'était pas nouveau : Cervantès présente son *Don Quichotte* comme une traduction. Plus près de nous, l'humoriste Pierre Daninos fait de même avec *Les carnets du major Thompson* (1954).

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

La traduction de la science-fiction américaine destinée au public français après la Deuxième Guerre mondiale est un autre exemple d'importation massive d'un genre littéraire étranger dans un espace culturel . Dans le cas de la science-fiction, cette migration s'est accompagnée des structures éditoriales (éditeurs, collections, magazines spécialisés, *fan clubs*, prix, etc.), ce qui n'avait pas été le cas pour le roman gothique. Jean-Marc Gouanvic, alors professeur à l'Université Concordia, à Montréal, a étudié ce phénomène dans son ouvrage *Sociologie de la traduction. La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950* (1999). Son étude serait la première à appliquer à la traduction la sociologie des champs de Pierre Bourdieu[1].

Comme l'espace me manque pour résumer ici l'ouvrage de Jean-Marc Gouanvic, je me bornerai à citer ce que l'auteur dit de la fonction majeure de la traduction de la science-fiction américaine en France : « La science-fiction américaine des années 1920 à 1960, écrit-il, […] peut dans son ensemble être vue comme une thématisation de la prétention à l'universalité du modèle américain. » (Gouanvic, *op. cit.*, 143) La traduction de ce genre aurait contribué à propager le nationalisme américain.

Conclusion

Si j'ai tenu à terminer le développement de mon exposé en évoquant le livre de Jean-Marc Gouanvic, c'est que son étude, parue en 1999, coïncide avec le virage social qui s'est opéré dans les études traductologiques. La conclusion de son essai renferme d'ailleurs « Un petit plaidoyer pour une sociologie de la traduction ». (Gouanvic, 1999, chapitre : « La double réflexivité en traductologie. Petit plaidoyer pour une sociologie de la traduction », 141-147)

Dans le passé, note Michel Ballard, la réflexion sur la traduction a pris trois formes : *a*) des remarques incidentes sur la traduction dans des textes traitant d'autres sujets ; *b*) des préfaces de traducteurs, prologues et avertissements qui font leur apparition dès la fin du Moyen Âge ; *c*) des traités spécifiques dans lesquels des auteurs ou des traducteurs édictaient des règles sur la manière de traduire. (Ballard, 1995 : 271-2)

[1] Sur la théorie de P. Bourdieu, on consultera *The Translator* (numéro spécial : Bourdieu and the Sociology of Translation and Interpreting), vol. 11, n° 2, 2005, en particulier la contribution de Jean-Marc Gouanvic, « A Bourdieusian Theory of Translation, or the Coincidence of Practical Instances Field, "Habitus", Capital and "Illusio" », p. 147-166.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

Il y a une cinquantaine d'années, la réflexion théorique sur la traduction a d'abord été le fait de linguistes – Jakobson, Nida, Mounin, Catford. Leur apport n'est pas négligeable, mais la traductologie a évolué et a précisé davantage son objet, ce qui a entraîné une rupture avec une vision strictement linguistique de la traduction.

Délaissant le domaine linguistique, les études sur la traduction ont pris ensuite ce qu'on a appelé le « virage culturel » (*cultural turn*) s'appuyant sur le modèle théorique d'Itamar Even-Zohar et son polysystème. Gideon Toury, José Lambert, André Lefevere et Suzan Bassenett se sont intéressés à la fonction des œuvres étrangères au sein d'une littérature en privilégiant des approches textualistes et des études portant sur les transferts culturels.

Depuis le début des années 1990, « un vent sociologique souffle sur les études de la traduction » (Grutman, 2009 : 135) et a renouvelé les *Translation Studies*. La théorie sociale de Pierre Bourdieu offre aux traductologues et aux historiens un modèle heuristique leur permettant de prendre leurs distances par rapport à une conception trop axée sur les langues et pas assez sur les faits de société et les traducteurs eux-mêmes, ces grands oubliés. S'il doit en être ainsi, c'est parce que « la lutte pour le pouvoir symbolique, écrit Jean-Marc Gouanvic, ne passe jamais exclusivement par des textes saisis individuellement, mais par des classes et des types régis par les intérêts des groupes sociaux qui prennent position dans le champ » (Gouvanvic, 1999 : 141).[1]

Les comparatistes et les historiens des littératures connaissent depuis longtemps ces phénomènes d'importations et savent que beaucoup de littératures seraient inexplicables sans les traductions. Mais, compte tenu des multiples fonctions des traductions mises au jour par les historiens et les traductologues modernes, ce serait se rendre coupable d'une erreur de méthode que de limiter son analyse aux seules relations existant entre l'œuvre originale et sa traduction. Il faut désormais tenir compte des multiples *acteurs* (traducteurs, éditeurs, agents littéraires, critiques, agents étatiques etc.) et aux diverses *instances* (maisons d'édition, associations littéraires, foires, prix etc.), afin de dégager un tableau le plus complet

[1] José Lambert avait observé, une quinzaine d'années plus tôt, que « ce n'est pas un groupe de quelques œuvres qui porte les marques de l'importation, c'est tout un genre dans sa dynamique ». (Lambert, *op. cit.*, 10)

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

possible du contexte dans lequel baignent les traductions si l'on veut préciser leur rôle social.

« La réflexion théorique en traduction, affirme Jean-Marc Gouanvic, est entrée dans une nouvelle ère avec la constitution d'un champ spécifique caractérisé par des agents, des structures et surtout des enjeux spécifiques. » (1999 : 145) Sans que l'on puisse aller jusqu'à parler d'un « changement de paradigme », opinion que je partage avec Rainier Grutman[1], l'objet d'étude de la traductologie, dont fait partie l'histoire de la traduction, s'est élargi afin de permettre de dégager des aspects des traductions jusque-là restés dans l'ombre.

Certaines sociétés exercent sur d'autres sociétés des dominations symboliques. Ces relations de prestige entre les cultures et les littératures influent sur le sens et l'ampleur des flux de traductions. La sociologie bourdieusienne permet d'en tenir compte, comme en témoignent les travaux de ses disciples, au nombre desquels, outre Jean-Marc Gouanvic, figurent Pascale Casanova, Johan Heilbron, Gisèle Sapiro, Isabelle Kalinowski et Zohar Shavit. « Au croisement de l'histoire et de la sociologie de l'édition, de l'étude des transferts culturels et des *Translation Studies*, la sociologie et l'histoire de la traduction ouvrent de nouveaux et vastes chantiers de recherche. » (Sapiro, 2014 : 4)

Cela dit, il importe de ne pas oublier que la *forme* d'un texte littéraire est *porteuse de sens* et que la traduction reste un *acte d'écriture*, deux idées chères à Henri Meschonnic. J'abonde dans le sens d'Irina Tiron qui, dans sa recension de l'ouvrage d'Ioana Popa, *Traduire sous contraintes*, évoqué plus haut, rappelle avec à propos qu'« une étude sur la traduction ne peut pas ignorer le processus de traduction proprement dit, la mise en contact des textes et l'observation des transformations subies ». (Tiron, 2011)

Elle ajoute, à la suite de Johan Heilbron, que « l'éclairage traductologique [apporte à l'éclairage sociologique] des précisions importantes sur le transfert, les logiques de médiation et les enjeux que la traduction déclenche au niveau du système mondial de la circulation des idées et des biens culturels ». (*ibid.*)

[1] « C'est là un pas que j'hésiterai à franchir. Il me semble plus prudent et en même temps plus juste d'envisager cette évolution sous les espèces d'une sédimentation, où de nouvelles couches s'ajoutent aux et composent avec les savoirs déjà acquis, mais sans totalement évacuer ceux-ci. » (Grutman, *op. cit.*, 135-136)

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

Jean-Marc Gouanvic était conscient lui aussi de cette nécessité d'un retour aux textes : « [O]n ne peut, dans aucun cas – et en particulier dans celui d'une socioanalyse bourdieusienne – faire l'économie d'une analyse comparative du texte cible avec le texte source, y compris lorsqu'on est en face d'une adaptation. » (Gouanvic, 1999 : 10) Dès lors, la comparaison de traductions n'est plus une fin en soi, mais devient un instrument d'analyse et de contrôle.

Comment savoir, sans un retour aux textes, si l'exotisme du texte source a été rendu ou gommé dans le texte cible ? Comment savoir quel traitement a été réservé aux « culturèmes » (Lungu-Badea, 2009), ces unités porteuses d'information culturelle ? Comment savoir si les réseaux lexicaux et métaphoriques ont été maintenus ? On le voit, les démarches sociologique et traductologique sont complémentaires.

Enfin, l'ouvrage tout récent (2013) de María Sierra Córdoba Serrano, *Le Québec traduit en Espagne*, tiré d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université d'Ottawa, apporte la preuve que « la sociologie bourdieusienne appliquée à la traduction est de celles qui permettent le mieux d'analyser le phénomène de la traduction dans tous ses états, en amont et en aval du texte traduit aussi bien que dans la pratique de la traduction ». (Gouanvic, 1999 : 20)

L'auteure a analysé les transferts culturels du Canada vers la Catalogne et l'Espagne à partir de 77 œuvres québécoises traduites vers l'espagnol et le catalan entre 1975 et 2004. La fécondité de cette démarche théorique et méthodologique se voit, entre autres, par le nombre impressionnant de fonctions de la traduction que ses fines analyses permettent de dégager.

Je conclurai cet article en énumérant tout simplement quelques-unes de ces fonctions. Ainsi, au cours de la période étudiée, la traduction de ces œuvres québécoises importées en Catalogne et en Espagne, a contribué, entre autres, à :

- combler un « vide » dans un champ littéraire cible
- légitimer des œuvres littéraires
- être un révélateur de la géopolitique des échanges littéraires internationaux
- légitimer un genre littéraire dans un champ littéraire
- réaliser le marquage culturel d'une entité nationale

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

- être un outil au service de la diplomatie culturelle
- favoriser l'accumulation de capital symbolique (prestige, considération, influence)
- lutter contre l'homogénéisation des cultures.

Voilà comment la sociologie des champs de Pierre Bourdieu appliquée à la traduction permet de mettre en lumière la « *dimension culturelle de certaines fonctions de la traduction* », thème que j'avais choisi de traiter dans cet article.

Bibliographie :

Balayer, Cécile et Bustamante, Mauricio, « L'*Index Translationum* et la sociologie de la traduction : comprendre les échanges culturels internationaux », *Le Courrier de l'UNESCO*, 19 avril 2012. En ligne : www.unesco.org/new/fr/media-services/singleview/news/the_index_translationum_and_the_sociology_of_translation/#.UvKbma-YZ2E.

Ballard, Michel (1995) :*De Cicéron à Benjamin*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 2e éd. revue et corrigée.

Bensimon, Paul(1998) : « Présentation », *Traduire la culture*, numéro spécial de *Palimpsestes*, no 11, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

Berman, Antoine (1999) : *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil.

Brisset, Annie (1986) : « Ceci n'est pas une trahison », *Spirale*, no 62, été 1986.

Brisset, Annie (1990) : *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988),* préface d'Antoine Berman, Longueuil, Le Préambule.

Buch und Buchhandel in Zahlen 2012, cité sur France Livre, Le portail international du livre français www.francelivre.org/index.php/content/download/4233/127977/version/2/file/Allemagne+2013.pdf.

Casanova, Pascale (2002) : « Consécration et accumulation de capital littéraire », La traduction comme échange inégal, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002/4, no 144, p. 7-20.

Chouraqui, André (1990) : *L'amour fort comme la mort*, Paris, Robert Laffont.

Constantinescu, Muguraş (2013) : *Pour une lecture critique des traductions*, Paris, L'Harmattan.

Delisle, Jean (1980) : *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

Delisle, Jean (1995) : *Les traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1995.

Delisle, Jean (1999) : *Portraits de traducteurs*, Ottawa,Les Presses de l'Université d'Ottawa.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

Delisle, Jean (2002) : *Portraits de traductrices*, Ottawa,Les Presses de l'Université d'Ottawa.

Delisle, Jean (2007) : *La traduction en citations*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

Delisle, Jean et Woodsworth, Judith (codir.) (2007) : *Les traducteurs dans l'histoire*, 2e éd., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

Delisle, Jean et Shatalov, Dmitry (2013) : « Joseph de Maistre ou Alexandre Pouchkine ? La confusion de Babel », *L'Actualité langagière*, vol. 9, no 4. En ligne : www.bt-tb.tpsgc-pwgsc.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=3075#art6.

D'hulst, Lieven (1990) : *Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748-1847)*, Lille, Presses universitaires de Lille.

Etkind, Efim (1977) : *Dissident malgré lui*, trad. par Monique Slodzian, Paris, Éditions Albin Michel.

Gambier, Yves (2006) : « Pour une socio-traduction », dans J. Ferreira Duarte, A. Assis Rosa et T. Seruya (codir.), *Translation Studies at the Interface of Discipline*, Amsterdam / Philadelphie, John Benjamins Publishing.

Goldschmidt, Georges-Arthur (2013) : *La joie du passeur*, Paris, CNRS édition.

Gouanvic, Jean-Marc (1999) : *Sociologie de la traduction. La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*, Arras, Artois Presses Université.

Gouanvic, Jean-Marc (2005) : « A Bourdieusian Theory of Translation, or the Coincidence of Practical Instances Field, 'Habitus', Capital and 'Illusio' », *The Translator* (numéro spécial : Bourdieu and the Sociology of Translation and Interpreting), vol. 11, no 2, p. 147-166.

Gravet, Catherine (2013) : *Traductrices et traducteurs belges*, Mons, Université de Mons.

Grutman, Rainier (2009) : « Le virage social dans les études sur la traduction : une rupture sur fond de continuité », *Texte* (Toronto), nos 45-46 (numéro spécial : *Carrefours de la sociocritique*). En ligne : www.academia.edu/671034/.

Guérin, Jean-Yves (2013) : Propos recueillis par Christian Rioux, « Albert Camus, "un passeur à l'idée démocratique" », *Le Devoir*, 7 novembre.

Holmes, James (1988) : « The Name and Nature of Translation Studies », dans *Translated ! Papers on Literary Translation and Translation Studies*, Pays-Bas, Amsterdam.

Jun, Xu (2007) : « Diversité culturelle : la mission de la traduction », *Hermès*, no 49.

Kroeber, Alfred Louis et Kluckhon, Clyde (1960) [1952] : *Culture. A Critical Review of Conceptsand Definitions* [1952], New York, Vintage Books.

Ladmiral, Jean-René (1998) : « Le prisme interculturel de la traduction », *Palimpsestes*, no 11.

Lambert, José (1985) : « La traduction dans les littératures. Pour une historiographie des traductions », dans José Lambert et André Lefevere (codir.), *La traduction*

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

dans le développement des littératures, Berne, Berlin, New York, Francfort, Paris, Vienne, Peter Lang / Presses de l'Université de Louvain.

Larbaud, Valéry (1946) : *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Paris, Gallimard.

Lerousseau, Andrée (2013) : *Des femmes traductrices. Entre altérité et affirmation de soi*, Paris, L'Harmattan.

Lungu-Badea, Georgiana (2009) :« Remarques sur le concept de *culturème* », *Translationes*, nº 1, p. 15-78.

Mallet, Robert (1949) : *Paul Claudel et André Gide. Correspondance 1899-1926*, Paris, Gallimard.

Mavrodin, Irina (2013) : « Sur la raison de la traduction dans la vie de tous les jours de l'écrivain », trad. du roumain par Elena-Camelia Biholaru, *Atelier de traduction*, nº 20, p. 142-144.

Meschonnic, Henri (2004) : « Sourcier, cibliste, c'est pareil si c'est en plein dans le mille », *Transversalités*, revue de l'Institut catholique de Paris, nº 92.

Milo, Daniel (1984) : « La bourse mondiale de la traduction : un baromètre culturel? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, nº 1, p. 92-115.

Mounin, Georges, *Les belles infidèles* [c1955], Lille, Presses Universitaires de Lille, 1994.

Orozco, Wilson (2001) : « La traduction en Colombie au XIXe siècle », *Meta*, vol. 46, nº 3, p. 647.

Popa, Ioana (2010) : *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme (1947-1989)*, Paris, CNRS éditions, coll. « Culture & société », 589 p.

Prungnaud, Joëlle (1994) : « La traduction du roman gothique Anglais en France au tournant du XVIIIe siècle », *TTR*, revue de l'Association canadienne de traductologie, vol. 7, nº 1, p. 11-46.

Prungnaud, Joëlle (1997) : *Gothique et décadence. Recherche sur la continuité d'un mythe et d'un genre au XIXe siècle en Grande-Bretagne et en France*, Paris, Honoré Champion.

Renan, Ernest (1853) : « L'Espagne musulmane », *Journal des débats politiques et littéraires*, 31 août.

Robitaille, Louis-Bernard (2010) :*Ces impossibles français*, Paris, Denoël.

Sapiro, Gisèle (2014) : « Inégalités et rapports de force sur le marché mondial de la traduction », *Bibliodiversity – Translation and Globalization*, février 2014. En ligne : http://www.alliance-editeurs.org/translation-and-globalization-le.

Shavit, Zohar (2002) : « Fabriquer une culture nationale. Le rôle des traductions dans la constitution de la littérature hébraïque », *Actes de la recherche en sciences sociales*, nº 144, p. 21-32, traduit de l'hébreu par Denis Charbit.

Sierra Córdoba Serrano, Maria (2013) : *Le Québec traduit en Espagne. Analyse sociologique de l'exportation d'une culture périphérique,* Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)

Tiron, Irina (2011) : Compte rendu « Ioana Popa, *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme (1947-1989)* », « Les notes critiques » 2011. En ligne : lectures.revues.org/1343.

Von Flotow, Luise (1998) : « Le féminisme en traduction », *Palimpsestes*, n° 11, p. 117-133.

Wuilmart, Françoise (2009) : « Le traducteur fantôme », dans M. Nowotna et A. Moghani, *Les traces du traducteur*, Paris, INALCO / CERLOM.

BDD-A2723 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:57:42 UTC)